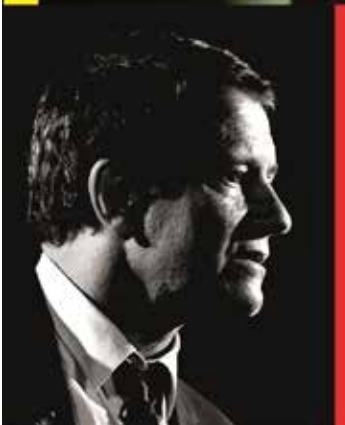
Francis

Huster

Family Killer



ET SI C'ÉTAIT LA VÔTRE ?

Extrait de la publication

LE PASSEUR
ÉDITEUR

Extrait de la publication

COLLECTION RIVES NOIRES

DANS LA MÊME COLLECTION

Christian Bindner, *La suite ne sera que silence*, avril 2014.

Extrait de la publication

FAMILY KILLER

DU MÊME AUTEUR

Mes levers de rideau, Ramsay Archimbaud, 1995.
Cyrano, à la recherche du nez perdu, Séguier Archimbaud, 1997.
Gustav Mahler, la symphonie de Vienne, Séguier Archimbaud, 2000.
Sacha Guitry, Sacha le magnifique, Séguier Archimbaud, 2006.
Marcel Pagnol, le Poquelin de Marseille, Séguier Archimbaud, 2009.
Lettres aux femmes et à l'amour, Le Cherche Midi, 2010.
Et Dior créa la femme, Le Cherche Midi, 2012.
Albert Camus, un combat pour la gloire, Le Passeur, 2013.

Extrait de la publication

Francis Huster

Family Killer

roman

LE PASSEUR
ÉDITEUR

Extrait de la publication

Collection RIVES NOIRES
dirigée par Christophe Rémond et Luciano Mélis

www.lepasseur-editeur.com

© Le Passeur, 2014
ISBN : 978-2-36890-069-7

À la poursuite d'un criminel, le policier finira par se poursuivre aussi lui-même !

Sir Alfred HITCHCOCK.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Je déteste les romans policiers. Je suis flic. Quand j'étais gosse, je me cachais sous les draps pour lire avec une lampe de poche les romans noirs que ma mère achetait. Elle croyait que mon père était l'un de ces héros dont elle dévorait les aventures. Papa aussi était dans la police. Mais il s'y conduisait plutôt en Maigret qu'en James Bond. J'ai dû rêver de réaliser les rêves de ma mère et de m'y conduire comme elle l'imaginait. Rien ne s'est passé comme prévu. C'est la seule chose qui rapproche les polars de la réalité : l'imprévisible – et les réactions qu'il entraîne.

Un flic de roman est toujours logique, sinon le lecteur ne suit pas. Et tout y est construit et manipulé par l'auteur. À la fin, on finit toujours par retomber sur ses pieds. Même si l'auteur nous a embarqués une bonne partie du roman. La réalité est tout autre. Rien ne finit jamais. Le flic refait même parfois toute l'enquête dans sa tête, toute sa vie. La plupart des enquêtes ne doivent leur dénouement, si elles en ont un, qu'à des coups de cul. La moitié d'ailleurs sont tronquées ou inachevées, à moins qu'elles n'aboutissent pas ou perdurent. Elles

Extrait de la publication

s'achèvent, certes, mais par une erreur judiciaire une fois sur trois.

Enfin, la justice, la sœur aînée qui s'arroge le droit de décider de tout et de trancher, ne suit pas toujours nos conclusions non plus. Quand elle ne nie pas carrément notre travail, elle le remet à plat avec plaisir, sans état d'âme. Mais ce qui m'a toujours fait gerber dans les torchons de polars, c'est le blabla descriptif, vous savez cette littérature, cette sauce gerbante qui enrobe tout en décrivant ce que font les protagonistes, en révélant leurs pensées, en s'attardant sur les scènes de cul ou d'interrogatoire pour expliquer au lecteur, con comme un balai évidemment, ce qu'il n'est pas assez subtil pour imaginer. Et ce vomi d'auteur, comme celui que je suis en train de dégueuler, je ne le supportais pas.

Je n'apprécie que le concret. Dans la vie, la vraie, pas celle blablatérée dans cette littérature noire, il n'y a pas de narrateur. Ni de narratueur. Le criminel ne se raconte pas lui-même, pas plus qu'on ne raconte ce que l'on fait. Dans la réalité quotidienne, il n'y a que du dialogue. Intérieur ou à l'autre et entre les autres. Que des voix qui parlent. Pour savoir ou pour mentir. Pour hurler ou pour convaincre. Pour jouir ou pour humilier. Ces voix, je les connais depuis mon enfance. J'ai appris à les démasquer. Puis, devenu flic, à les traquer, comme à les étudier, les voler, les garder pour moi.

Mes copains disséquaient les grenouilles au labo de l'école. Moi, les voix dans la salle de bains. Je les enregistrais partout, en cachette, et je passais des heures à en approfondir les modulations, les silences, à en peser les hésitations ou les précipitations. Pour le traquer lui, ma seule obsession : le mensonge. Mon père mentait à ma mère. Je le savais. À sa voix. Ma petite amie aussi

mentait. Mon pote, mes profs. Personne n'était à l'abri. Comme ne le seraient pas, pensais-je, les criminels.

L'histoire que vous allez entendre, plutôt que lire, est la transcription exacte des enregistrements volés que j'ai effectués tout au long de mon enquête. Vous serez donc soumis à la même épreuve que moi, et n'en saurez ni plus ni moins. Ce que j'ai entendu, vous l'entendrez. Ce que ces gens m'ont tu vous sera tu. Aucune narration bidon. Si vous n'y tenez pas, si ce flot continu de paroles où vous seuls pourrez déceler la vérité vous engloutit et vous noie, c'est que vous n'auriez jamais pu être flic. Un vrai flic, soumis aux aléas de l'enquête. À la poursuite de monstres criminels.

Un flic n'est qu'un archéologue de l'âme de l'assassin. Il lui faut creuser au plus profond, jusqu'au glauque, parfois jusqu'à une absurdité plus insaisissable encore que la folie. J'ai creusé à en déchirer mes ongles jusqu'au sang dans les bassesses les plus répugnantes de notre genre, chez des individus qui n'avaient plus rien d'humain, qui avaient égaré leur âme.

Cette enquête est de celles que j'aurais préféré ne jamais avoir vécu, car elle m'a obligé à saisir aussi ma propre voix et à descendre, terrifié, jusqu'au tréfonds de moi-même. Je vous invite à m'y accompagner et à décrypter ces voix.

Extrait de la publication

1

J'adore enregistrer les bruits du marché. Ensuite, je les fais entendre à mes invités dans le salon quand je fais un truc à bouffer un soir de match. Ça les scotche toujours. On s'y croirait. Je fais semblant d'allumer la télé et, en fait, le son éclate soudain. Ça surprend et ça habille tout de suite l'atmosphère.

J'avais déclenché mon enregistreur quand Bruno Antony m'a abordé au marché des Ternes. Je cherchais de la salade et des poireaux. Il est arrivé vers moi comme si nous continuions une conversation. Nous avons commencé à déambuler machinalement dans la foule. Il m'a tendu un dossier épais qu'il tenait à la main. La couverture était verte. Je n'aime pas le vert. J'aurais dû me méfier.

*

Lundi 5 août 2013. 10h23.
François Holzer, Bruno Antony.

FRANÇOIS HOLZER : Qu'est-ce qui vous amène ici, Antony ? Vous n'avez jamais l'air très sûr de ce que vous avancez. Je ne veux pas perdre mon temps !

Extrait de la publication

BRUNO ANTONY : Tenez, lisez ça. Je vous donne cinq minutes pour me dire « oui ». Ce tueur de famille est recherché dans toute l'Europe. Prenez une minute au moins, Holzer !

F. H. : Même pas vingt secondes. Je n'ai pas besoin de lire votre bafouille. Vous vous acharnez sur lui pour des crimes qu'il n'a peut-être pas commis. Trouvez quelqu'un d'autre.

B. A. : Je voulais vous appeler, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Jetez un coup d'œil quand même. Vous comprendrez tout.

F. H. : Non, je vous dis. Vous n'aviez qu'à téléphoner, ça vous aurait évité de venir jusqu'à moi. Votre dossier doit être mou et vide.

B. A. : C'est fait. Et je n'ai pas l'habitude de me déranger pour rien. Jetez un coup d'œil sur le dossier complet. Vous serez incapable d'y résister, François.

F. H. : Ne soyez pas stupide je vous prie. Vous perdez votre temps. Et vous me faites perdre le mien ! Tout se passe à merveille, hein ? Votre meute de roquets est efficace, non ?

B. A. : Soit ! Je vais vous dire ce qu'il y a dans cette lettre que vous ne voulez pas lire. L'affaire qui m'amène. Un *family killer*. Particulièrement atroce. Mais lui, comme Dupont de Ligonnès, a évité de se suicider. Je voulais juste voir votre tronche en apprenant ce qu'il a fait. Soigneusement. Pire, méticuleusement. En y prenant, c'est certain, un plaisir sadique.

L'arrestation d'un tueur de famille est toujours délicate. Il faut qu'il sache qu'on le traque pour le faire bouger et qu'il laisse des traces. On est mort s'il se terre quelque part et n'en sort pas. Il y a dans l'enveloppe le rapport complet sur ses meurtres. Bon

Extrait de la publication

Dieu, je ne sais pas quoi dire de plus pour vous forcer la main.

F. H. : Et alors ? Je ne fais plus partie de la meute. Tout ça ne m'intéresse plus. Je me suis retiré. Vous n'avez rien à attendre de moi. Et rien à foutre là ! Alors barrez-vous ! Si vous ne voulez plus aucune bavure, frappez à une autre porte. Vos preuves bidons contre lui, au demeurant je pisse dessus.

B. A. : Je me disais qu'en voyant votre réaction sur ce dossier, je saurais bien vérifier si on ne s'est pas trompé et si vous êtes l'homme de la situation. François Holzer, le retour !

F. H. : « On », c'est qui ?

B. A. : La hiérarchie. Tant d'années dans ce métier pourri et ingrat vous ont conforté dans une seule certitude : vous en êtes venu à vous détester parce que votre fonction ne vous a jamais apporté ce que vous désiriez avant tout : pouvoir vous estimer. La hiérarchie vous offre avec cette affaire l'occasion unique d'y parvenir enfin.

F. H. : Je l'emmerde la hiérarchie, et ce dossier, elle peut se le foutre au cul !

B. A. : Il vous fait si peur ? Pourtant, rien de pire que la routine pour rouiller l'esprit. Sortez de cette torpeur. Vous n'êtes plus vous-même !

F. H. : Pardon ? Mais vous êtes cinglé. De quoi voulez-vous que je m'inquiète si ce n'est de replonger avec vous ? Je ne suis pas la bonne personne pour traiter cette affaire.

B. A. : Vous avez jusqu'à 18h pour lire ce pavé. Je vous attendrai chez Marinette, la brasserie de la rue de la Gaîté. Réfléchissez !

F. H. : Je n'ai jamais été très doué pour réfléchir. Mais j'y serai...

Extrait de la publication

2

Il ne faut jamais discuter de choses importantes ailleurs que dans un café. Pour deux raisons : la première, c'est qu'au milieu du boucan et du va-et-vient, à la façon dont votre interlocuteur commande son café, dont il s'assied et parle, en vous regardant ou en jetant son dévolu sur le cul de la serveuse, sur les seins de la pouffe assise derrière vous, à la façon dont il agit, s'il se regarde dans la glace, remet sa cravate, triture son col ou tord sa cuillère dix fois, vous percevez parfaitement s'il se fout de vous, ou s'il cherche vraiment à vous dire quelque chose de précis. Parler, c'est comme baiser ! Parfois, c'est pas ce qui était prévu qui arrive. Un point déjà est marqué si vous comprenez le « qu'est-ce qu'il est venu me dire ? ». Avec l'habitude, vous le sentez très vite.

Mais la deuxième raison de discuter dans un café, c'est que ça vous permet de ne pas dévoiler votre jeu, de ne pas réagir. On n'est pas dans un bureau, on n'est pas dans un lieu officiel et clos, on est n'importe où pour dire n'importe quoi, n'importe comment. Et pour tout entendre.

Je pensais avoir tout entendu de Antony. Je me trompais. Il me restait le pire.

*

Lundi 5 août. 18h55.
François Holzer, Bruno Antony.

FRANÇOIS HOLZER : Tenez, si tout ce que vous évoquez est un tant soit peu crédible et se révèle exact, il est en train de plonger sérieusement. Vous finirez par l'avoir, ou par retrouver son corps.

BRUNO ANTONY : Je ne vous ferai pas changer d'avis. Alors arrêtons là, Holzer. Il tuera encore. Du miel pour les médias, mais le goût sera amer pour vous. Ce n'est que l'évidence que je veux vous montrer.

F. H. : Je ne comprends pas. Je ne vois pas ce que vous voulez dire, Antony ?

B. A. : Vous avez parcouru le dossier, dites-vous ?

F. H. : Oui, j'ai lu en vain cette tonne de paperasse puisque je ne sais pas ce que j'y cherche. Vos services nagent dans la confusion !

B. A. : J'ai du neuf depuis ce matin. Si votre théorie criminelle était que ses dettes constituaient le véritable mobile, il y a erreur. J'ai une dernière bavette à vous faire lire.

F. H. : Je vous écoute. Si l'argent n'est pas le ciment de l'affaire, il ne reste que le sexe ou la maladie. Pour un tueur de famille, la jalousie sera le dernier ressort.

B. A. : L'affaire remonte à vingt ans ou presque. Il était déjà bien cinglé, prise de tête étant gamin. Le rectorat avait été prévenu par le proviseur lui-même, mis en alerte par la mère qui ne savait plus comment

Extrait de la publication

canaliser la violence de son fils qui démarrait au quart de tour ! Même sur elle. C'est assez grave pour être retenu, non ? Personne n'a su quoi dire à cette mère si choquée.

F. H. : Comment les profs du gosse ont-ils réagi ?

B. A. : Il ne s'agissait pour eux que des inquiétudes excessives et naturelles d'une mère seule avec son adolescent qui endossait le rôle à la fois du fils, du père disparu, et probablement aussi du confident de ses angoisses de ménopause. Une fois par semaine, ils avaient pris l'habitude, qu'ils ont gardée jusqu'au bout, d'aller dîner chaque dimanche soir en tête à tête. Mère et fils.

F. H. : Cette femme tenait à son fils, quoi de plus naturel ? Vous ne devriez pas vous en soucier. C'est pourtant ainsi que les choses se sont passées. Et alors, quel intérêt ?

B. A. : Sauf que si la table était retenue à chaque fois au nom de la mère depuis plus de dix ans, ce n'est pas elle qui l'occupait avec son fils, mais une maîtresse dans l'anonymat le plus complet. Il se contentait de menacer sa mère lorsqu'elle râlait parce qu'il réglait les additions avec sa carte. Mais cette femme tenait à protéger son fils avant tout, et le scandale aurait été trop grand pour en courir le risque. On dirait qu'il était plutôt déprimé la plupart du temps, et la mauvaise humeur du couple d'amants se faisait souvent sentir de plus en plus ouvertement ces derniers mois. Toutes les pistes du compte bancaire renvoient vers la mère. Pendant les propos agressifs qu'elle tient sur lui dès qu'on évoque ces fameux dîners, elle est prise très vite de convulsions légères.

Extrait de la publication

Une part de son fils est morte pour elle. C'est une âme perdue. D'ailleurs, ce n'est pas son fils qu'elle entend protéger désormais, mais sa fille. Il réapparaîtrait chez elle en fugitif, je ne suis pas convaincu du tout qu'elle accepterait de l'abriter chez elle. Si cette femme tenait à lui, elle en est maintenant effrayée et pensera d'abord à se protéger elle-même ! François, je ne voudrais pas vous prendre par les sentiments, mais une mère…

F. H. : Cela ne tient pas debout. Vous ne pouvez rien prouver. Une mère reste une mère. Il reviendra tôt ou tard vers elle. Et elle cédera. Ce sera votre chance de le piéger. Vous êtes assez naïf pour croire que cette vieille femme a changé. Je suis convaincu qu'elle vous en aurait dit davantage sur lui, si vous aviez poussé plus loin sur le sujet. Allez savoir ! Il y a toujours des zones d'ombre dans le tissu de la logique, des imperfections, des oublis.

B. A. : Mais vous vous imaginez quoi, Holzer ? Quelque chose sonne faux là-dedans, je veux bien le croire, mais quoi ? Pourquoi ce regard de tigre, mon vieux ? Je vous ai piégé, non ? Vous êtes déjà dans l'enquête ! De retour à la maison ?

F. H. : Oui, vous m'avez piégé… Je me suis piégé tout seul, pardon ! Mais j'accepte. Et si c'était elle qu'il s'était décidé à tuer ? Puis, finalement, il se serait retourné contre ses enfants et sa femme. Je n'ai pas envie de parler de ça maintenant. Ce type a dépassé la limite de l'entendement. Tout ce qu'il fait désormais ira au-delà du raisonnable. Jusqu'à frapper encore !

B. A. : Je parie sur le recul et la réflexion saine pour tout peser dans cette affaire. Ravi de votre décision, en tout cas.

Extrait de la publication

dit que tu ne vas pas tarder à faire dodo. C'est bon, l'enquête est close. On n'entendra plus jamais parler de lui. Je pense que sa femme et ses gosses sont soulagés maintenant. Je voulais que tu le saches. Et puis aussi que tu vas beaucoup me manquer. Voilà, tout est de ma faute. C'est moi qui devrais être à ta place. D'une façon ou d'une autre, tu ne me quitteras pas. Tu vois, moi aussi, je suis fatigué, je dis n'importe quoi. Tu vas me manquer, mais en même temps tu seras toujours là. Avec toi, je perds toujours la tête et tu sais quoi ? Je ne peux pas me passer de toi. Ah oui, un dernier truc. J'aurais dû commencer par là. Je t'aime. Je t'aime pour toutes les choses que nous ne nous sommes pas dites.

FIN

Hôtel Métropole, Bruxelles.
Hôtel Kempinski, Genève.
Hôtel Barrière, Lille.
8 décembre 2013.

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
EN PALATINO CORPS 11.5
PAR INDOLOGIC
À PONDICHÉRY (INDE).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE, EN JANVIER 2014,
SUR PAPIER LAC 2000,
POUR LE COMPTE DU PASSEUR ÉDITEUR.

Dépôt légal : •••• 2014.
N° d'imprimeur :
Imprimé en France.

Extrait de la publication